

UTOPIE, DYSTOPIE ET HISTOIRE¹

Carlos Eduardo Ornelas Berriel

On peut dire que les utopies (surtout au siècle qui les a vu naître, quand le genre s'affirmait encore et ses contours se constituaient) sont engendrées selon deux principes distincts:

1) à partir d'une expérience historique, en tant que métaphore (celle de Morus est exemplaire en tant que métaphore de l'Angleterre concrète),

2) à partir d'une Idée, d'une construction abstraite qui descend du Ciel à la Terre (le *Civitas Solis* en est le meilleur exemple, en tant que formalisation de la rationalité restrictive tridentine).

De cette hypothèse surgit l'idée que la dystopie naît de ce deuxième principe, que la suite dystopique dérive des utopies détachées du monde empiriquement concret.

On sait que la dystopie est née de l'utopie, et qu'elles sont toutes deux étroitement liées. Il y a à l'intérieur de toute utopie un élément dystopique, exprimé ou tacite, et vice versa. Les présupposés essentiels n'étant pas partagés, l'utopie peut être dystopique; par contre, si la déformation caricaturale de la réalité n'est pas acceptée, la dystopie peut être utopique. La dystopie, qui révèle la peur de l'oppression totalitaire, peut être vue comme l'opposé spéculaire de l'utopie elle-même. Il faut considérer la relativité de ce à quoi faisait référence Margareth Mead, quand elle prévenait que le rêve de l'un pouvait être le cauchemar de l'autre. Mais enfin, le rêve d'un tel peut être tout à fait inoffensif au regard de l'autre. Il s'agit surtout de constater que le "rêve" parfait de l'un, quand il provient d'un *constructo* abstrait (qui est éphémère mais se veut éternel, qui est singulier mais s'imagine universel, qui aspire à décréter la fin de l'Histoire parce qu'il se croit le point d'arrivée de la vie humaine), ce rêve est ce qui engendre le cauchemar de la dystopie.

Bronislaw Baczco juge que "*l'utopie n'oriente pas de soi même le cours de l'histoire: en fonction du contexte dans lequel elle se place, elle correspond aux souhaits et aux espoirs collectifs (...). Toutefois, aucune utopie ne porte en soi le scénario historique dont elle a éventuellement contribué à la réalisation: aucune utopie ne prévoit son destin historique, son futur même*"². Autrement dit, les utopies partent d'éléments réels, rebâtissent toutes les histoires possibles, tous les scénarios que l'Histoire n'a pas réalisés. L'origine de cette idée vient de la *Poétique* d'Aristote, où il est dit que la poésie est plus vaste que l'Histoire, puisqu'elle peut réaliser jusqu'au bout ce que l'Histoire a à peine esquissé. Hegel conceptualisera une réalité notablement riche, dans laquelle ce qui existe compte avec plusieurs dimensions – toutes réelles. Ce qui apparaît comme une tendance concrète, même si elle ne devient pas effective, gagne aussi une dimension de réalité. C'est là que l'utopie se légalise philosophiquement: c'est une tendance de la réalité, opérante et effective, mais qui ne se concrétise pas *en tant qu'État*. Elle habite la dimension éthique. Sa condition de genre est contenue dans les aspects *tendance de réalité et non-accomplissement*.

Dans l'utopie, ainsi que dans les récits des voyages de découvertes, le rapport entre le réel et l'illusoire est très étroit. L'imaginaire structure l'expérience réelle, tandis que celle-ci sert de base aux élaborations postérieures: les frontières entre le réel et l'illusoire sont, donc,

¹ Traduzido a partir do original em português "Utopia, distopia e história" por Ana Cláudia R. Ribeiro e publicado na revista *MORUS – Utopia e Renascimento* 3, 2006, p. 95-100.

² "*Finzione storiche et congiunture utopiche*", in *Nell' anno 2000 – Dall'utopia all'ucronia*. Firenze: Leo S. Olschki, MMI, p. 14.

indéfinies. Dans l'utopie, l'idéal se *superpose* au réel avec le même compromis qui, dans les voyages de découvertes, *lie* réel et illusoire: les frontières entre vrai et faux se diluent.

Les perspectives dans lesquelles les auteurs d'utopies et de dystopies bâtissent leurs constructions sont très différentes; les deux sont, cependant, régies par les mêmes lois, de même que la tragédie et la comédie le sont aussi, d'après le jugement classique, aristotélicien.

Nous pouvons considérer que:

a) l'utopie classique se développe en bâtissant un hiatus (insurmontable) entre l'Histoire réelle et l'espace réservé aux projections utopiques; la découverte d'un pays lointain, jusqu'alors ignoré (comme dans le scénario de Morus, Campanella et autres) est devenue le symbole d'une fracture non seulement géographique, mais, surtout historique;

b) la dystopie cherche à se placer dans la continuité du processus historique, elle élargit et formalise les tendances négatives opérantes dans le moment présent qui, quand elles ne sont pas refrénées, peuvent conduire, presque fatalement, aux sociétés perverses (la dystopie elle-même).

Dans l'utopie, la société constituée historiquement, culturellement et politiquement est formalisée avec l'objectif d'être surpassée au moyen de l'image de la Ville idéale instituée. Dans ce sens, le choix, par beaucoup d'utopistes, de l'histoire d'un voyage hasardeux qui mène le narrateur vers une terre méconnue est exemplaire. La présence d'un tel voyage joue dans l'utopie un rôle fondamental: elle constitue une fracture spatiale et temporelle qui permet l'existence même de la représentation utopique; ce long parcours permet au narrateur de laisser derrière lui son expérience sociale, politique, religieuse et économique pour vivre dans un monde dont l'isolement géographique, et par conséquent historique et culturel, a créé des institutions et des coutumes qui n'ont rien en commun avec la réalité originelle du voyageur. Nous sommes ainsi placés face à une société radicalement diverse; mais cette différence devient opposition spéculaire: la structure négative de l'organisation humaine existante est superposée à la structure positive de la Ville nouvelle imaginée. De cette manière, l'utopiste cherche à dépasser la réalité contingente tout en proposant, comme alternative, une société parfaite car rationnellement fondée.

À l'inverse, dans la dystopie, non seulement la réalité est assumée telle qu'elle est, mais encore ses pratiques et tendances négatives, développées et amplifiées, fournissent le matériel nécessaire à l'édification d'un monde grotesque. Bref, la dimension historique porte en elle la détermination de la différence entre l'utopie et la dystopie: l'eu-topie imaginée est vraiment un non-lieu, dans le sens où elle ne se situe spatialement nulle part dans l'histoire de celui qui écrit; parce que ce que souhaite l'utopiste est de «montrer» aux hommes l'image d'un monde heureux et rationnel, et par cette démonstration les admonester afin qu'ils se sentent obligés d'imprimer énergiquement à l'Histoire un sens différent de celui prédominant jusqu'alors.

Comme l'on sait déjà, l'utopie de Morus a une base réelle, l'Angleterre de fait, qui dans cet ouvrage est sévèrement portraiturée. Elle, l'*Utopie*, n'est pas le fruit d'un délire, mais elle est née des nécessités concrètes de combattre le destin, de fonder une "deuxième nature" pour l'homme – l'Histoire. C'est là la face généreuse de l'utopie.

Cependant les exemples de ce genre n'ont pas été tous ainsi. Les utopies de la Contre-Réforme ne sont pas basées sur une société prise comme référence, donc transfigurées, mais elles ont conçu une *polis* et une vie collective à partir de concepts abstraits élaborés par une Église alors sur la défensive. Ce sont des métastases des couvents et des monastères, où les pratiques nécessaires de la vie extra-monastique (travail, liens sociaux, mariage, reproduction, représentation politique, etc.) passent par une complète réglementation qui ôte à ces activités

toute spontanéité civile, et sont traduites en une véritable discipline cléricale. Cela est central et constitutif dans l'orwellien 1984, par exemple.

La dystopie, donc, est l'élargissement du profil des utopies construites à partir de propositions abstraites, et non à partir de métaphores ou d'allégories. Le contrôle social absolu, à partir des consciences, né au sein de la Contre-Réforme, a conduit à une variante des utopies, qui trouve dans la *Civitas Solis* son expression la plus achevée, son meilleur exemple, et fournira des éléments pour la future dystopie. Celle-ci ne surgit pas de manière inattendue, comme un éclair dans un ciel bleu, en effet elle affleurerait déjà dans les utopies précédentes de la Contre-Réforme (Agostini, Patrizi, Buonamico).

La notion de perfectibilité sociale, donc, ne naît pas – elle ne pourrait naître – d'une expérience humaine concrète, génératrice de problèmes solubles, mais elle naît *non contaminée* par l'Histoire, elle naît comme *constructo* idéal, dans lequel la dimension empirique de l'homme a été enlevée. La solitude qui émane des villes idéales de Piero della Francesca (il ne faut pas oublier la spécificité de ses conditions de réalisation) en dit beaucoup; ce ne sont pas des villes construites pour l'homme vraiment existant, mais un ensemble dans lequel l'architecture et l'urbanisme ont cédé leur place et substance à la sculpture, et où la présence humaine trouble et souille. Il en résulte une rationalité âpre, et ses indices qui conduisent à l'émancipation de la vie associée se mêlent à son contraire, à sa négation: comme *Oedipe en Colon*, l'individu finit expurgé de la *polis* qu'il a lui-même libéré de la chimère énigmatique.

Dans l'Histoire, il existe deux moments centraux marqués par l'intolérance, qui ont possiblement fourni les éléments fondateurs de la dystopie; deux conjonctions sociales fragiles, instables, défensives – malgré une apparence contraire: l'Église catholique tridentine et l'État soviétique. Ces institutions, dans leur processus d'affirmation, ont créé l'illusion d'être parfaites pour ne pas pouvoir supporter la dissension – ce qui effectivement pourrait les détruire. L'illusion d'être des formes parfaites, des utopies déjà réalisées, a engendré, bien qu'involontairement, le matériel ultérieurement formalisé dans la dystopie.

L'abstraction sociale tridentine possède peut-être un équivalent dans l'hyper-rationalisme de type soviétique, qui a dérivé de Lénine et a atteint sa pleine ampleur avec Staline. Les utopies, ou leur recours imagétique, ont trouvé un obstacle virtuel dans les manifestations du marxisme vulgaire. Les États soviétiques ont désavoué et implicitement réfréné la réflexion utopique, car ils considéraient que la perfection sociale était déjà acquise par la *parfaite disposition de l'État à atteindre la perfection*. Les *desiderata* officiels devraient suffire à dissuader les cogitations utopiques. L'hyper-rationalisme fait prévaloir une conception que l'on croirait rationnelle (quand au fond ce sont des équations abstraites, filles de l'ingénierie politique) même quand elle présente des symptômes inquiétants, surtout dans la forme de la désintégration des individus – enlevés de l'univers problématique. Autodafés du XVIe siècle et goulags modernes ont fini par former une symétrie.

Quand Campanella a construit sa ville parfaite comme une hypostase de la vie monastique, il considérait implicitement l'Église comme la perfection de la vie collective; quand la gauche du XXe siècle a considéré l'utopie comme un *non-sujet*, elle était en train de considérer le collectivisme soviétique comme le sommet indépassable de la vie en société.

La dystopie a dérivé de ces attitudes.

La grande question est celle qui constitue la face cachée, le non-dit utopique: que la perfectibilité réside dans la plus complète prévision des actions et des souhaits humains, qui seraient réalisés avant même d'être pensés. Bien avant l'État y a pensé et l'a déjà réalisé. Ou l'a interdit. En des termes plus généraux, l'Histoire ne s'effectuerait pas par l'expérience concrète humaine, mais en tant que produit d'un État omniscient; l'Histoire apparaîtrait comme le sous-produit des pulsions humaines, passées au philtre étatique. Où s'accumulerait-il

le résidu issu du filtrage de l'État? La réponse sera la dystopie: elle est le résidu issu du filtrage de l'État complètement rationnel.

La dystopie est, enfin, le miroir de la suspension de l'Histoire; son image est l'exil de l'humanité, devenue à son tour résidu, celle-ci, par la raison rendue folle. Ceux qui récemment ont théorisé la fin de l'Histoire, à l'ombre bienveillante du capital financier, proclamaient ce cauchemar comme s'il s'agissait d'une bonne nouvelle.